

N^o. XXVIII.

L'AMI DU PEUPLE

O U

LE PUBLICISTE PARISIEN ,
JOURNAL POLITIQUE ET IMPARTIAL ;

Par M. MARAT , Auteur de L'OFFRANDE A
LA PATRIE , du Moniteur , et du PLAN DE
CONSTITUTION , etc.

Vitam impendere vero.

VERSAILLES ET PARIS.

Du Jeudi 8 Octobre 1789.

ASSEMBLÉE NATIONALE.

Séance du 7 Octobre 1789 , au matin.

Formation d'un Comité de marine. --- Décrets sur
les impositions. --- Lettre sur les accaparemens
du bled. --- Réflexions du Rédacteur.

A l'ouverture , il a été décrété sur la motion de
quelques membres , » qu'il sera établi un comité de
douze personnes , qui se concerteront avec le mi-
nistre , sur un nouveau plan d'administration de la

E e

marine , et en feront le rapport à l'assemblée nationale. »

M. le président a mis à l'ordre du jour l'examen de la suite des articles proposés par le nouveau comité de constitution. Les quatre premiers ayant passé en décrets , la discussion a été ouverte sur le cinquième ; et l'assemblée a décrété » que toutes les contributions et charges publiques , de quelque nature qu'elles soient , seront supportées proportionnellement par tous les citoyens et propriétaires , à raison de leurs biens et de leurs facultés. «

On est passé ensuite au sixième article de la série du travail du nouveau comité. La discussion a été suivie d'un décret de l'assemblée , portant » qu'aucun impôt ne sera accordé que pour le temps qui s'écroulera jusqu'au dernier jour de la session suivante ; toute contribution cessera de droit à cette époque , à moins qu'elle ne soit renouvelée ; mais chaque législature votera de la manière qui lui paroîtra la plus convenable les sommes destinées , soit à l'acquittement des intérêts de la dette publique , soit au paiement de la liste civile.

La séance a été levée , et le président a annoncé qu'il n'y en auroit point dans la soirée. »

OBSERVATIONS faites par M. Devillers , à Messieurs du comité permanent , et de l'Hôtel-de-Ville de Soissons , le 28 Septembre 1789.

M E S S I E U R S ,

Vous avez défendu , par une première Ordonnance , d'empêcher le libre commerce intérieur des grains. Aussitôt des accapareurs ont couru de ferme en ferme , & en quatre jours ont fait

monter à 230 liv. le muid de bled nouveau qui ne valoit auparavant que 150 liv.

Vous avez reconnu, Messieurs, que l'on abusoit de votre trop grande prévoyance; vous avez défendu d'aller acheter le bled dans les fermes; vous avez ordonné que les marchés fussent fournis; mais vous ne connoissiez pas l'audace des accapareurs; vous ne saviez pas que leur rapacité leur fait braver toutes les loix.

Les marchés de Soissons se trouvent dépourvus : pourquoi cela ? C'est que, sous prétexte de la liberté du commerce intérieur, les accapareurs arrêtent le bled avant son entrée dans la ville, et que le peu qui échappe à leur vigilance aux barrières, est enlevé dans nos rues mêmes par leurs vils agents : c'est que l'espoir de gains immenses qu'ils se promettent, en amassant la farine, les conduit jusque sur les marchés, où ils mettent l'enchère aux grains, dont les citoyens voudroient se pourvoir, et qu'ils sont forcés d'abandonner à ces vampires.

Le moyen d'apporter remède à ces maux pressants, seroit de tenir la main à l'exécution de l'ordonnance, qui défend d'acheter du bled dans les fermes; de défendre la vente du bled aux portes ou dans les rues de la ville; de faire fournir les marchés à suffisance; d'empêcher les marchands ou accapareurs de bled d'en acheter aux marchés où ils mettent l'enchère.

Tous ces faits sont dans la plus exacte vérité : si on peut nous faire un reproche, c'est de les avoir adoucis.

Eh quoi ! ne croyez pas que Paris en sera mieux approvisionné : le même système conduira toujours les marchands; ils n'approvisionneront la capitale qu'à leur gré; ils tiendront les grains à un prix

arbitraire , et leur despotisme sera plus redoutable que celui des princes de l'Orient.

RÉFLEXIONS DU RÉDACTEUR.

Nous ne pouvons qu'applaudir aux vues patriotiques de M. Devillers : ses observations nous paroissent très-justes ; mais elles manquent de profondeur. Il ne voit dans les accapareurs que des marchands de bled. S'il avoit suivi la chaîne des événemens ; s'il avoit considéré que toutes les provinces , celles même qui regorgent de grains , telles que la Normandie et la Picardie , n'ont encore que des farines gâtées du gouvernement ; s'il avoit réfléchi à l'énorme exportation de nos grains dans les Pays-Bas autrichiens ; s'il avoit vu l'abondance renaître tout-à-coup dans la capitale , après l'expédition glorieuse du 6 de ce mois , et la qualité du pain changée comme par enchantement , il auroit reconnu que les accapareurs , comme la plupart des administrateurs des municipalités , ne sont que des instrumens serviles dans la main du premier ministre des finances ; que lui seul est l'auteur de la disette que nous avons éprouvée si long-temps ; que lui seul est l'ame de toutes ces spéculations désastreuses sur le pain , bien faites pour figurer un jour avec ses belles opérations d'agiotage , qui ont ruiné la France.

Quel remède ? purger les municipalités d'aristocrates , de créatures de la cour , de suppôts du despotisme , à commencer par celle de la capitale * ; mettre à la tête des comités de subsistances , des hommes fermes et intègres , qui ne connivent point avec le gouvernement , donnent

* Je ne prendrai aucun repos que je ne les aie forcés de battre en retraite , et de se cacher pour échapper à l'ignominie.

des ordres rigoureux d'aller à la découverte des accapareurs ministériels, d'enfoncer les portes de leurs magasins, d'en livrer le grain à très-bas prix au peuple ; puis, d'accrocher les délinquants à la porte de leurs dépôts, s'ils sont pris en faute une seconde fois. On n'aura pas fait deux ou trois de ces expéditions militaires, que cette race de vampires odieux sera anéantie.

Le plan des opérations désastreuses de M. Necker est clair comme le jour, pour les hommes qui ont des yeux ; je sais que les préjugés d'une petite partie de citoyens honnêtes en faveur de cet administrateur opulent, sont encore tenaces ; et cela n'est pas étrange, entretenus comme ils le sont par les éloges intéressés des sang-sues * de l'état ; mais qu'il s'en rapporte à ma foi, l'illusion sera dissipée, j'abat-trai enfin les taies qui couvrent les yeux de ces citoyens trop crédules.

Il est une vérité éternelle, dont il est important de convaincre les hommes ; c'est que le plus mortel que les peuples aient à redouter, est le gouvernement. A la honte éternelle des princes de la terre et de leurs ministres, presque toujours les chefs qu'une nation se choisit pour assurer sa liberté, ne songent qu'à lui forger des fers, presque toujours les mains auxquelles elle a remis le soin de sa félicité, ne s'occupent qu'à consommer son malheur. Telle est l'ardeur de la soif de dominer, que les hommes les mieux famés lui sacrifient jus-

* Les banquiers, les agents de change et les agioteurs, enfans chéris auxquels M. Necker sacrifia toujours le bonheur de la nation. On dit qu'à l'arrivée du roi à l'hôtel-de-ville, ces hommes avides se sont rassemblés pour applaudir à tue-tête à leur idole, et faire chœur avec des misérables sou-doyés.

qu'à leur réputation. Vous l'avez vu ce ministre, autrefois populaire, jaloux de commander, oublier la justice, le devoir, l'honneur, presser continuellement le travail sur les impositions, et le rétablissement du pouvoir exécutif; c'est-à-dire, du pouvoir de la tyrannie, pousser le prince à n'accorder qu'à cette condition son consentement aux décrets de l'assemblée nationale, et à se montrer en despote. Vous les avez vu pareillement ces hommes petits et vains, que nous avons honorés de notre confiance, oublier au bout de quelques jours qu'ils dépendent de nous, s'ériger en tyranneaux, et pousser la folie jusqu'à vouloir maltraiter leurs maîtres, avant que l'AMI DU PEUPLE les remit à leur place.

O mes concitoyens * ! hommes frivoles et insoucians, qui n'avez de suite, ni dans vos idées, ni dans vos actions, qui n'agissez que par boutades, que pour chasser un jour avec intrépidité les ennemis de la patrie, et qui le lendemain vous abandonnez aveuglément à leur foi, je vous tiendrai

* Je vous dis par fois vos vérités un peu durement. Mais je ne vous en aime pas moins, vous venez de vous montrer en hommes, oubliez pour toujours les parasols et les parapluies; vivons tous en frères; notre force est dans notre union; que la couleur de l'habit ne nous divise jamais; et ne nous séparant plus de l'armée, dont le brave régiment de Flandres vient de montrer le patriotisme, nous serons invincibles. Quant à nos braves Gardes Nationales, autrefois Gardes Françaises, sous quelque nom qu'ils paroissent, ils sont toujours nos bons amis, nos intrépides défenseurs. Les voilà remis en possession de la garde de notre bon roi; je suis enchanté d'y être pour quelque chose.

en haleine, et, en dépit de votre légèreté, vous serez heureux, ou je ne serai plus.

A V E R T I S S E M E N T.

On nous a fait passer des dénonciations non signées, qui inculpent plusieurs membres de l'assemblée des représentans de la commune de Paris. Elles peuvent être fondées ; mais, respectant trop la justice pour attaquer à la légère, même les méchans, nous ne pouvons en faire aucun usage : nous regardons leurs auteurs comme des lâches qui n'osent pas se montrer publiquement les amis de la patrie, et remplir le devoir de bons citoyens.

Nous avons promis une liste des membres à proscrire : nous n'avons différé à la publier que pour rendre plus éclatans leurs titres de réprobation.

E R R A T A.

Le N°. XXV se ressent du tumulte de la journée. Rendu de fatigue, je n'ai pas eu la force de lire l'épreuve : l'errata qui suit rétablira ces incorrections.

N°. XXIV, pag. 204, lig. 14, à demain, lisez : au lendemain.

Pag. 205, lig. 3, le plus promptement possible, lisez : sans délai.

. . . lig. 18, des domaines, lisez : ces objets.

Pag. 208, lig. 11, le preuve, lisez : la preuve.

. . . lig. 13, à M. le Marquis de R., lisez : au comte d'Epernay.

Pag. 209, lig. 6, dénonciation, ajoutez : de mon journal.

Nº. XXV, pag. 211, lig. 1, A l'assemblée, en l'ouvrant, on a, lisez : En l'ouvrant, on a.

Pag. 212, autorité sous, lisez : autorisé sans.

Pag. 213, lig. 25, réserve, lisez : renferme.

Pag. 214, lig. 13, le moyen : lisez : les moyens.

. . . lig. 26 ; science, lisez : fureur.

Pag. 215, lig. 5, ressources, lisez, secours.

. . . lig. 30, au poids, lisez : au pair.

Pag. 218, lig. 9, peuple, ajoutez : ne nomme un tribun, et s'il ne l'arme.

Pag. 220, lig. 21, rayez : hommes d'honneur qui ont blanchi Beaumarchais, les.

Pag. 221, lig. 5, efforcez, lisez : efforciez.

. . . lig. 8, êtes, lisez : étiez.

. . . lig. 30, notre, lisez : votre.

Pag. 222, lig. 1, n'imprime le cadre, lisez : ne leur imprime le cachet.

Pag. 223, lig. 1, en titre, mettez : « Moyens de faire face aux besoins de l'état. »

Pag. 224, lig. 24, et à paroître, lisez : et à engager les aristocrates à paroître.

. . . lig. 25, mais, lisez : mais le ministre favori.

Pag. 225, lig. 5, du, lisez : d'un.

. . . lig. 30, porte ; l'oubli, lisez : porte l'oubli.

. . . lig. 36, faim : son, lisez : misère. Son.

Pag. 226, lig. 18, mais il, lisez : mais il ne.

A PARIS, chez DUFOUR, rue des Cordeliers,
Nº. 6.